

Claude Dourguin

Carnet norvégien

Molde. On navigue dans le gris. Ciel de nuage bas. Les monts se succèdent qui tombent dans la mer, avec leurs grands névés où gîte la lumière. Nulle impression de grandeur, cependant, l'échelle est bizarrement réduite, l'altitude minime. La présence de la neige, seule, parle de montagne.

Quand le navire remonte de Molde, on dispose devant soi d'un vaste panorama circulaire, dont frappe l'ampleur tranquille.

Fin d'après-midi, mer lisse, à peine ridulée, couleur de bitume, sans un reflet. L'eau brassée du sillage, elle, est couleur de jade non poli.

Une mouctte solitaire évolue autour de la poupe, à trois mètres au-dessus de nos têtes, nonchalante, elle se laisse dériver, d'un coup d'aile reprend de la hauteur, tourne, dessine dans l'air une autre arabesque souple. Que veut-elle, si lente, si provocante? Jouit-elle de son bonheur?

Deux petits bateaux de pêche croisés, une mouette de temps à autre : le peu de vie frappe ici – comme un espacement, sans qu'aucune fois l'idée de mort vienne à l'esprit.

« *Jour de lenteur* », tout événement, tout spectacle banni. L'horloge de la passerelle m'assure que les heures ont tourné. En effet, une côte à bâbord nous accompagne désormais, que nous longeons de près, une terre basse aux légers reliefs arrondis, des prairies repoussent les bois touffus, une odeur de fumier bizarrement monte sur le pont.

9 heures du soir. Grand soleil blanc en incandescence. Au-dessous, une épaisse barre nuageuse aux teintes de fer crochète l'horizon.

Dans l'axe du soleil, la mer abandonne une coulée luisante, mercurielle sur l'étendue mate, enténébrée des eaux.

Bergen. Pourquoi les quelques maisons de bois rouges et crème sauvées de l'incendie, suffisent-elles à ranimer les images hanséatiques?

A onze heures du soir le soleil illumine le port. Une large bande mordorée raye la mer.

Balestrand. La douceur exceptionnelle de l'air, la belle architecture de bois, les maisons coquettes qui font songer à Bergman, les jardins fleuris de grandes fleurs nonchalantes, l'élégance toute britannique de l'endroit, avec l'exotisme plaisant des dragons en bout de toits qui rappellent la Chine : une villégiature septentrionale, improbable et attachante.

Escale à Rørvik, à 8 heures du soir : une activité vive règne sur le quai – chargements, déchargements – et une poignée d'habitants mêlés venus regarder l'événement toujours attractif de l'arrivée du bateau quotidien.

Baie formée d'îlots à végétation rase. Bateaux rouges et jaunes à quai, et des barques petites, de pêcheurs sans doute, qui, à cette heure, traquent encore le poisson.

Ce matin nous avons « franchi » le cercle polaire. A l'escale suivante, la lumière avait changé, plus éteinte, blême m'a-t-il semblé, la mer se hérissait de courtes vagues, on voyait çà et là des touffes d'écume.

Sur des îlots, en bordure de côtes désertes, on aperçoit de petites maisons de pêcheurs, mi-chalets mi-cabanes de plage. Souvent le bateau est ancré à leurs pieds. Et en fond de tableau, vers Maloy, les pentes neigeuses où l'on devine les glaciers. La sensation s'empare de moi, très forte, d'une population du bout du monde.

Avant le passage du cercle polaire, la mer d'un gris huileux, telle une traînée de lave. Elle prenait aussi, parfois, la lueur sourde de l'obsidienne.

Pluie fine, serrée. Ciel pris, cotonneux, grisé ; tout l'horizon est nappé de brume.

Bodo. Mi-juillet, 11°, la ville est enfermée dans une brume froide, hostile. Quais immenses, docks, toute l'activité réside là. Ville moderne, fonctionnelle mais que l'on perçoit bâtie à la hâte, non pas avec des matériaux médiocres – les habitations doivent être confortables –, sans souci architectural plutôt, posée plus que construite.

Il pleut, crachin froid, un ciel métallique cuirasse toute la cité. L'appréhension serre le cœur quand on vient à songer à l'hiver ici. On entend tourner là-haut – dans ce qui doit être le ciel – des avions militaires.

Bodo, dure cité du Nord, que l'on imagine livrée aux pionniers taciturnes de la modernité polaire.

Faible amplitude des marées, en ce tout début d'été peu de vagues, une eau plate le plus souvent. La présence étonne, à cette latitude, d'une mer calme, plus lointaine, plus détachée qu'ailleurs.

Dans les baies ou les fjords, près des rives, l'eau, transparente, étale un vert tendre – feuille en sève ou jade. Quand la profondeur croît, la teinte se fonce, devient vert bouteille, vert forêt. Par ciel sans lumière elle est gris vert, ignore obstinément le bleu. Au large, nuancier des gris : métallique, anthracite, argent, plomb. Un phénomène singulier se produit parfois : sans qu'on voie le soleil, une bande lumineuse trace sur la mer une aire mercurielle, surnaturelle et inquiétante.

Lorsque le relief s'apaise et que le chaos rocheux se desserre, les champs cultivés étendent leurs carrés verts jusqu'aux berges des fjords – des prairies, des vergers. (A Balestrand les pommiers couraient jusqu'à approcher l'eau à deux trois mètres.)

Bodo. Trondheim. Rørvik. Svolvær. Cités industrielles et ingrates, battues par le vent, construites sans grande unité, à l'américaine : on est allé au plus efficace – bâtiments rectangulaires en béton de peu d'étages – rues tracées au cordeau, magasins sans attrait. Mais on sent la nécessité de la mer sur toutes ces villes, dure, impérieuse. Les quais entassent les containers, alentour des hangars, aux heures d'arrivée des navires, les conducteurs de palettes, marche-avant marche-arrière, à toute vitesse rangent, chargent, déchargent, les bureaux des Nord Cargo partout alignent

leurs façades austères, une odeur spécifique exhale ses vertus – pour moi tonifiantes comme aucunes –, mêlée de sel, d’huile de moteur et de vague poussière urbaine, et voilà toute cette laideur absoute. La magie des ports du Nord renouvelle ses pouvoirs, comme je les ai connus, pour une durable emprise, autrefois à Rotterdam par son âpre hiver.

Aéroports de Göteborg en Suède, de Eveness en Norvège, tels des clairières au milieu des bois déserts. Impression, grisante, de débarquer dans une zone pionnière du Nouveau-Monde. (Mais c’est un peu, ici, l’Amérique du vieux continent.)

Archipel des Lofoten. L’œil qui le découvre pour la première fois croit voir les aiguilles de Chamonix en miniature, surgies au milieu de l’Atlantique nord. D’avion on mesure le hérissément du relief, la précipitation rocheuse.

Paysage déchiqueté. Échancrures de la côte basse, presque îles, hardes de rochers, fjords qui se transforment en lacs – la mer et la roche. Presque partout la neige suspend ses toiles blanches.

La flore autour de Stamsund, plus dépaysante que je ne l’imaginai, me réjouit de donner vie à ce que les lectures autour du grand Nord décrivaient. En bordure de mer on marche sur une végétation qui paraît rase, de minuscules buissons dont les feuilles ressemblent à celles de l’airelle. Les pas s’enfoncent d’une bonne quinzaine de centimètres, souvent rencontrent l’eau. Une terre molletonnée et spongieuse ménage la surprise de la douceur, de l’élasticité. Les aulnes nains poussent à foison, vigoureux et drus.

Lofoten. La surprise est grande, quand on a consulté la carte, d’apprendre les altitudes dérisoires – 700, 900, exceptionnellement 1000 mètres. Dressées abruptes au-dessus du niveau de la mer présent, visible pour une fois et non abstrait, les parois paraissent appartenir à la haute montagne ; impression que vient authentifier la neige.

Ciel plus monotone, plus uniformément éclairé qu’en Bretagne. Le pays ignore, semble-t-il, les vives embellies bretonnes, même s’il sait, comme toute terre marine septentrionale, saisir le moindre rayonnement. C’est davantage le régime des pluies – le crachin vagabond qui ici s’enrage vite – qui rappelle la terre celte.

Bateaux de pêche : par leur taille réduite, leur matériau – une coque au trois quart de bois, bien ronde –, leur propreté méticuleuse, ils ressemblent à des maquettes, jouets pimpants posés sur l’eau. Là encore la différence est grande avec les navires bretons.

Pourquoi l’attrait demeure-t-il si puissant de la navigation, du voyage en mer ? La maison flottante, cette idée, ce rêve, a son rôle. On est à la fois à l’abri et conduit, avec ce qu’il y a toujours d’un peu merveilleux dans le fait de voguer, d’*aller sur l’eau*. On change d’élément et, surtout, de situation : on voit, on aperçoit la terre. Et toute côte devient tentation de rêves, que l’on regarde du large. La plus banale lorsqu’on la parcourt, de la mer se charge de mystère.

La sensation d’une limite, d’une fin, exalte la curiosité, élance l’imaginaire. La conscience n’existe guère, sur le continent, foulant ces prés, escaladant ces montagnes, empruntant ces routes, qu’elles puissent ne plus s’étendre, connaître la borne d’une rupture ou d’une fracture.

Vient ensuite s'exercer un autre charme : celui d'une vie monotone et réglée, ponctuée du moins par de menus événements qui prennent taille et rôle de rituels – les cloches des repas, la corne solennelle à l'entrée du chenal ou du bassin, les manœuvres d'atterrissage puis d'appareillage. Un rythme, également, plus lent, plus précis tisse le temps.

Enfin, bien sûr, le tout-puissant environnement de l'eau, la royauté de la mer avec le seul contrepoint du ciel. Les heures passées sur le pont, accompagnées par la respiration du moteur, rassurante, bruit vieillot et bon enfant des pistons énormes. Et seule l'écume du sillage témoigne de la route accomplie. Qu'est-ce qui dans ces moments qui vite frôleraient l'ennui, exalte, rend la solitude tonique et bruissante ?

Seule sur l'arrière-pont désert de 3 heures du matin. Il me semble qu'on a réduit les moteurs, le bateau monte sans hâte ni bruit vers le Nord. Tout, à cette heure, paraît plus démesuré encore qu'à l'ordinaire, soustrait aux rythmes, aux caractères accoutumés. Une lumière immobile, comme blanchie par une incandescence lointaine, invisible, plane sur le monde. Pâle, fine et glacée, sans lien avec le soleil, elle argente la mer. Tout est gris et blanc, sans ombre. Rien n'indique l'heure, ni jour ni nuit, nous naviguons au cœur du temps, dans son suspens, loin des émotions.

Svolvaær. L'impression, lorsqu'on arrive du large, bannit l'aménité. La ville occupe l'espace chiche laissé par la montagne qui, partout, tombe raide dans la mer. Grandes immeubles gris aux toits en terrasses, entrepôts, un ensemble hétéroclite a juxtaposé ses bâtiments en bande urbaine sur des îlots de fortune, qui, pas un instant, n'a eu le loisir de l'esthétique. Blanche, énorme, l'église – comme sortie d'un jeu de construction enfantin où elle figurerait l'archétype naïf du genre – se détache sur une paroi rocheuse, plantée là parce qu'il en fallait une sans doute, sans qu'on voie aucun lien entre elle et les maisons alentour. Des nuages blanchâtres barrent les sommets encore tenus par la neige, le paysage se rencogne sous ce plafond bas, dure et besogneuse l'étroite cité range la mer gris-vert d'obsidienne.

Lofoten. Les nuages le plus souvent rongent la côte. Pesants, compacts, blancs vite aggravés de suie, ils laissent au-dessus de la mer un espace étroit. Des îles proches, du rivage même, on n'aperçoit que des bandes rocheuses, des parois vertes. Rien ne se devine de ce qui les couronne, des jours le mystère demeure. Si je restais là longtemps saurais-je résister à ce qui vient par instant me visiter, l'impatience de repousser les nuées, d'échapper à l'écrasement du ciel, de voir enfin le sommet des parois ? Jamais, jusqu'ici, même en montagne, je n'avais connu telle oppression du ciel. Le paysage se réduit à l'élémentaire – la masse nuageuse, la mer, la roche –, lourdement chargé, violence au repos dont le déchaînement reste toujours possible.

Lofoten, Stamsund. Marée basse, la mer a dégagé quelques mètres de grève, mi-rocher mi-sable où traîne un goémon brun. Des îlots bordent l'horizon, par strates moutonneuses le ciel vagabonde, pâle, cendré, bleuté ici et là. Deux, trois bateaux de pêche, chétifs, s'éloignent au large. C'est une scène que l'on devine familière en ce pays marin, pourtant rien ne l'anime de ce vif élan que connaît à la même saison la moindre côte bretonne. Lisse et grise la mer ne bouge pas, nulle vague pour venir s'échouer sur le sable, la lumière se maintient dans son registre mineur, loin-

taine. Bandes successives, la plus large laissée au ciel, le paysage se compose. Personne ne semble habiter les lieux. Cet envoûtement silencieux, cette harmonie distante où le temps s'est abstrait – ceux d'un tableau.

Lofoten. Petites (ou moins petites) maisons de bois sur pilotis dont la seule singularité réside dans leurs teintes brique, blanc des encadrements de fenêtres, de portes, des gardes fous lorsque court une terrasse ; parois des montagnes raidies par la roche anthracite qui perce le couvert de pelouse chiche comme une ossature, presque toujours effacées par les nuages ; mer verte, d'un vert sombre et éclatant où les ténèbres se sont prises en masse. L'archipel répète obstinément les mêmes figures sans bien varier leur disposition. Pourtant leur magie est grande qui, chaque fois que je les retrouve, me fait aimer ce pays, me convainc plutôt d'un attachement sourd. Ils qui ne ressemblent à nulles autres, sévères dans leurs bancs de nuages, comme si elles réservaient leur violence.

Lorsqu'au retour je songe aux Lofoten, le souvenir se fixe d'abord sur des couleurs qui, à elles seules, me livrent la teneur de ces îles, le rouge et le vert. Et il me semble, en effet, que tout là-bas était trempé dans le vert, sur quoi faisaient tache, ici et là, les *rorbu*. Vert de la montagne, quand on pouvait l'apercevoir, zébré de gris sombre, croûte d'herbe parfois, partout déchiré ; vert des rochers avec leurs lichens et leur végétation fauillée dans les failles ; vert de la mer comme jamais je ne l'ai vu ailleurs, dense, profond, des hectares de forêt engloutis sous les eaux. Le rouge c'est celui des maisons de pêcheurs, qui donne si justement la réplique au vert, assourdi et plein, rouge aimé du Nord en ses demeures de brique, qui parle du feu qui réchauffe et cuit.

Lofoten, Å. 2 heures de l'après-midi, du ponton où je me tiens je vois les rochers de la côte au premier plan, les trois cabanes de pêcheurs. Derrière, à une cinquantaine de mètres je distingue vaguement la paroi. Toute la montagne est dérobée par une nuée blanche, épaisse qui tombe jusqu'au pied des premiers ressauts. Côté mer les barques, le bout du ponton posent dans une lumière nette, coupante qui donne à chaque détail un relief presque inquiétant et accuse les couleurs – vert, brun et rouge très purs. Plus d'une fois j'ai observé cette particularité d'éclairage, ce contraste qui mène aux portes du fantastique, d'une zone nuageuse aussi dense que si l'on volait en plein ciel et d'une autre, violemment illuminée sans trace de soleil.

Lofoten, Stamsund. Le jour s'est levé, cette nuit, clair, décanté, un peu vacillant comme s'il relevait d'une maladie – la pluie dense de cette semaine sans doute. Les rochers peuplent la côte, massifs et tout pavoisés d'herbes, d'arbrisseaux. A quelques encablures sur l'ouest, une chaîne montagneuse a surgi des eaux, elle se tient là-bas, grise où des parois subtilement s'éclairent. Quel peintre ne l'aurait voulue ainsi, élancée sur l'horizontale de la mer, matière grenue, relief compliqué face à la mer lisse, uniforme, dans le même ton ? oui, quel peintre ne l'aurait rêvée ainsi, irréaliste, bien présente ?

Un lavis blanc, bleuté remplace le ciel, accentuant la toute puissance de la roche – livrant la nature de ce pays, montagnes au milieu de l'océan. Il dérive lentement, tandis que la mer immobile, pure étendue liquide au repos glace le plus gris des bleus.

Lofoten. Où que l'on tourne le regard, les montagnes hantent la mer, sombres, tachées de neige, presque toujours paraphées de nuages. Des semis d'îlots noirs les précèdent. Pas une vague à quelque heure de la journée, aucun mouvement pour indiquer la marée. Un seul travail mystérieusement occupe la mer – polir sa surface, cette étendue lisse, métallisée où la moindre lueur dépose un reflet blanc. C'est un paysage de violence recueillie qui fait songer à ces grands fauves tapis dans l'ombre, au repos étrangement tranquilles, mais toujours, on le sent, susceptibles de fureur soudaine.

Lofoten, Stamsund. Premier jour de beau temps, on est un peu désemparé par cette générosité. Le relief de la côte se découvre partout, net, récuré. A peine sortis de la mer les rochers sont couverts de végétation dense. A la gamme des verts, des roux, des jaunes parfois, on devine l'exceptionnelle variété des espèces, plantes, fleurs, mousses, arbustes et arbres nains. Une épaisse toison bien drue capitonne le roc, vient donner à ce paysage minéral le démenti de l'exubérance végétale. Bleu métallisé la mer déserte aux reflets violets et mordorés à l'aplomb des promontoires éclairés, que contient sur une moitié d'horizon proche une barre de montagnes, sans bruit assure sa royauté. Lisse, impassible, cruellement étincelante, réserve des rêves, elle ferait s'avancer vers elle pas à pas, s'engloutir dans ses profondeurs – tandis que perdure acide et nue, la lumière des confins polaires.

Lofoten, Å. J'ai ouvert la fenêtre de la chambre ; dans ces maisons sur pilotis on est en mer. Si je me penche, juste à l'aplomb je vois l'eau – elle doit courir sous le plancher – ; bien ventrue, la barque du propriétaire, là, à bâbord, à un jet de biscuit. Un semis de rochers crève la surface de l'eau par masses noires, forme un alignement sur lequel on a placé des balises rudimentaires. A l'arrière-plan, mal distinguables dans la brume qui les estompe, barres sur l'horizon, les bandes rocheuses qui de chaque côté ferment l'anse. Rien dans ce paysage ne donne indice de l'heure ni de la saison. La lumière blanche, sans poids, n'est pas celle de la neige. Elle ne porte nulle menace, garde aux embarcations, aux rochers, aux pilotis voisins leur relief. C'est plutôt une lumière lointaine, indifférente, froide, la lumière de l'extrême Thulé dont on s'étonne qu'elle soit visible aux mortels. Ailleurs – mais sais-je encore où ? – le début de l'été, la chaleur, la pointe d'or qui respire dans la lumière. Une mouette au ras de l'eau ne parvient pas à émouvoir le paysage. La mer n'a pas une vague, couleur d'étain liquide elle règne sur ce monde, plus despotique, plus imperturbablement cruelle que toutes les tempêtes. Je reste à la fenêtre où l'humidité et le froid entrent par souffles, incrédule, fascinée – face à moi ce site marin immobile, absorbé par son laconisme glacé.

Lofoten, Å. La pluie a cessé ce soir, qui depuis hier transformait la maison en cabine de plongée battue par les ruissellements gris. Je sors sur les rochers – quelques pas suffisent pour les trouver, l'habitat humain, ici, n'est qu'un abri discret, aux implantations bien circonscrites. Pierres cendrées, râpeuses, verdâtres par endroits. Bancs, laisses de pierres plus que rochers, où se tiennent, têtes tournées vers le large, des centaines de mouettes au repos. La marée basse découvre sur la crique de sable un guillochage d'algues brunes : cette profusion décorative surprend. Étale, la mer d'argent ne dit mot ; j'ai beau tendre l'oreille nul souffle, nul bruit ne révèle sa présence. Sur l'horizon, noire et coiffée de neige, une chaîne

montagneuse à demi dérobée sur laquelle pèse le ciel de nuages blancs, le plus compact, le plus vaste que j'aie jamais vu.

Rien jusqu'ici, dans aucune navigation, n'égale à mes yeux le prodige de ce que l'on découvre quand, ayant laissé sans regret Bodø la cité dure et laborieuse, on s'avance vers l'archipel – le mur des Lofoten, *Lofotveggen*, la longue chaîne alpine surgie des eaux, anthracite puis grise et verte qui aligne ses sommets effilés où pavoise raidement la neige. Et sur cette côte déchiquetée entre îlots, récifs, presque îles imbriqués, des criques, des golfes innombrables se creusent ; sur leur pourtour exigü, quand les parois accores ont laissé quelques terres, s'agrippant en hâte par poignées éparses maisons et cabanes de pêcheurs.

J'ai tant aimé Ålesund. Elle m'a semblé, avec Bergen mais de tout autre façon, la ville la plus attachante, la plus gaie de ce pays où la citadinité quasi inconnue, est toujours marquée par l'ennui ou les traces moroses de l'industrie. Ville de mer, contrainte par elle, subjuguée par elle. Trois îles menues, bousculées par le relief en embouchure de fjord pour site : elle y a amarré soigneusement entre les touffes d'arbres ses grandes maisons claires, construit ses digues, ses quais, ses ponts, encastré ses bassins. Rues et avenues bien tracées, aérées, où boutiques, banques, bureaux d'armateurs, de compagnies commerciales, désignent l'activité prospère et d'abord l'activité maritime. J'ai cru sentir, j'ai senti dans cet événement, cette vigueur tournée vers le large qui caractérise Ålesund les effets de ses choix : la ville arme l'une des plus belles flottilles de haute mer que l'on puisse imaginer. Mer de Baffin, Groënland, Island, Mer du Nord, Mer de Norvège, Océan Glacial, ses bateaux courent toute l'année, certains, merveille, encore hivernent au Groënland.

Sur le Brosundet, bleu pâle, ocres, blanches ou brique, les maisons modern'style élèvent leurs étages étroits directement au-dessus de l'eau – chacun, de sa fenêtre peut voir son voilier amarré juste en face sur le quai. Cette architecture convient à la ville, comme je ne l'ai vu nulle part ailleurs, allégée (tout le contraire de Vienne) par la mer sans doute – le site, le ciel –, elle lui donne cette fantaisie tranquille, cette grâce lointaine qui fait tant défaut à la capitale.

On ne va pas tarder à appareiller, une dernière fois dans la forte odeur de saurissage j'arpente le quai barré d'aussières, regarde de l'autre côté du bassin entre eau bien verte et fond de montagnes la frise des maisons qu'éclaire la belle lumière nordique, acide et fraîche. Et je me sens, en effet, de la race de ceux qui sautent sur les bateaux.

Å. Reine. Stamsund. Henningsvaer, villages qui gardent, avec leurs rafiots à terre, leurs planches devant les portes, leurs hangars rudimentaires, leurs claies de séchage, leurs odeurs de coaltar et de morue séchée, la rudesse des lieux où l'homme s'est installé sans autre pensée que celle de se colleter avec la mer, de lui arracher coûte que coûte sa nourriture et son gain, de survivre avec elle, contre elle. Le prix à payer ici était exorbitant – le labeur périlleux aggravé par le froid de ces latitudes, les habitations précaires à longueur d'année ruisselante d'humidité, glacées dans la nuit arctique, les jours, les semaines sans horizon, détremnés par le brouillard, coincés entre montagne et mer. Le titre de Hugo me revient en mémoire – comme naguère en Bretagne à Loctudy, au Guilvinec, à Camaret, quelque fois encore à Loguivy, à Pors-Even – *Les travailleurs de la mer*, expression qui désigne

bien l'attachement irremplaçable, comme viscéral, sans rapport avec ce que peuvent me donner d'autres sites marins aux mérites touristiques incontestables, que j'éprouve pour ces lieux où l'homme pour une fois m'est fraternel.

Bodø. Les quais alignent les pêcheries, les conserveries, les parcs à containers, puis à mesure qu'on s'avance vers le centre, pareillement appuyés à la mer les bureaux de toutes les entreprises maritimes. Peu d'allers et venues, pas le moindre badaud : ce n'est pas l'affairement des grands ports mais le travail exact, concentré et efficace d'un modeste comptoir lointain qui a prospéré sans rêves. La bruine dépose sur la ville entière son enduit liquide couleur de fumée, ennoie les perspectives : je ne saurai jamais ce qu'il y a derrière Bodø – des arbres, des montagnes, une paroi –, je crois, finalement, qu'au-delà des constructions portuaires, de la brassée de maisons rameutées autour d'elles, il n'y a rien. Je n'emporterai aucune image de Bodø, seul, qui l'évoque obstinément, le bout de vers de Milosz revient s'accrocher à la ville – « *un son maigre et pluvieux* ».

Le bateau longe le Nordhordaland. Le granite règne sur toute la côte, récuré, poncé, dessinant par myriades de criques et d'îlots un relief souple de collines rocheuses. Une végétation rase, aussi accrochée à ce socle qu'un pelage peut l'être à un corps, le verdit par place. Parfois, incompréhensiblement, on aperçoit une maison blanche qui pâture sa lande, toute seule sans le moindre village alentour. De mille en mille sous une lumière décantée de ses scories nous glissons vers quelque chose de plus pur, élémentaire, nous avançons vers une limite où s'abîmer dans le silence, rejoindre la planète, son cœur minéral.

Le ciel brasse ses nuages déchirés où les plus sombres gris chargent un plafond crayeux. Depuis deux jours et deux nuits nous naviguons dans cette lumière. Le tribord découvre le toujours même paysage, une ligne de terre noire, déserte, fragmentée d'îlots parfois, qui s'étire, s'élève à pente douce, se creuse, et, en arrière-fond, la chaîne montagneuse, les sommets couleur de bitume vite disparus, les neiges, les éclats blancs de la neige. Cette obsédante monotonie, cette composition de mer, de neige et de montagne a le nom des enchantements – je suis le Chemin du Nord.

En mer quelque part à la hauteur de la province du Sogn og Fjordane, j'imagine, car avec celle du temps j'ai perdu la notion de la localisation, ou plutôt, elles se sont détachées de moi, catégories inutiles désormais, sans objets. N'existent plus que l'Océan et la lumière. La couleur de la mer varie peu, vert opaque, entre bronze et lichen qui tire sur le gris, se plombe, s'argente selon l'éclairage. Rien de gai, rien de vif, fût-ce pour quelques instants ne vient jamais affecter cette eau qui se tient sur sa réserve, comme absente, indifférente en tout cas, les vagues, les creux sont pour l'autre saison. Un soleil blanc parfois transperce le ciel, une coulée lumineuse ruisselle alors sur la mer, froide, inquiétante, luxe inadressé. C'est ici un paysage où l'événement n'a pas de prise, dont je me demande, accoudée au bastingage à le regarder, hypnotisée, des heures – nuit, jour confondus – quelle effraction ou quel enchaînement de hasards favorables comme dans les contes, nous a ouvert l'accès, que nous hantons sans doute.

Sognefjord. Je suis venue goûter l'eau du fjord sur une petite grève de galets

(il y en a peu, les berges d'herbe drue d'ordinaire accostent la mer.) Elle est à peine saumâtre, fraîche, on dirait une eau de fonte légèrement acidulée. Quelques vagues menues, lentes, viennent se briser, jettent à mes pieds leur poignée d'écume blanche qui répond à la neige des sommets de l'autre rive. Huit heures, neuf heures du soir, davantage peut-être, le soleil égal sur fond de ciel où l'azur pâli déjà passe au blanc vers l'horizon, éclaire le paysage jusqu'au bout du fjord, donne relief à chaque saillie rocheuse, désigne chaque frondaison du rivage. Une lumière immatérielle, claire et coupante glace le bleu-gris de l'eau, l'air transparent est prêt à vibrer au moindre bruit, et la sensation me gagne de l'étrangeté : dans ce paysage il me semble percevoir, qui le tend, l'espace nu.

Petit village du Sognefjord, j'observe en attendant le ferry, le singulier raccourci dans les étages de végétation qui m'aura tant étonnée en Norvège, ici encore plus marqué qu'ailleurs. La mer vient battre une étroite plage de sable d'une dizaine de mètres (vite gagnée par l'herbe sur ses extrémités) et juste au-dessus, sans transition, une banquette bien verte aligne ses pommiers. Elle se perd en prairie quand la pente arrive. A l'étage suivant, avec le relief qui se marque, la roche affleure au milieu d'une végétation mêlée d'arbres, d'arbrisseaux, et enfin les sommets suspendent leur neige. Tout cela qui à nos latitudes exigerait des distances et l'altitude déjà forte (au moins celle des sommets de l'Oisans) construit sur quelques centaines de mètres, à peine. Comment l'expliquer ? cette concentration donne aux sites des vertus toniques et apaisantes à la fois, qui combent l'œil et l'esprit : disposent devant soi le bonheur des sensations multiples sinon adverses.

Beau temps sur le Sognefjord – naïveté, exaltation, je crois me tenir très près, à le sentir, de cet anticyclone scandinave tant de fois repéré sur les cartes –, qui d'un seul coup a ouvert grand le ciel sur le plus léger des bleus. De longues traînes blanches plus que des nuages dérivent au-dessus de l'horizon. Les maisons de bois peint, toutes dissemblables exhibent leurs galeries, leurs balcons élégants, si bien dessinés au milieu de leurs jardins où les fleurs en haies, en brassées, les arbres, ont la vigueur viride et drue de la végétation montagnarde. Et sur ce paysage à la fois lointain et plein de relief, pleut la lumière acide, cristalline de l'été nordique, qui se souvient du gel.